

les désordres qui troublent le monde, et la rendit responsable du sang versé pour la détruire; puis, entraînant son interlocuteur dans un cabinet obscur où gémissaient sur la paille sa femme malade et ses enfants criant la faim: "Voyez, lui dit-il, ce que la société a fait de ma famille. Comment voulez-vous que je ne la poursuive pas de ma haine, que je ne mette pas tous mes efforts à la renverser?"

Le jeune homme ne s'indigna pas de ces exclamations, ne se heurta point contre cette colère, mais il adressa quelques bonnes paroles à la femme, s'enquit de ses souffrances, fit taire, en les caressant, les plaintes des enfants; puis, faisant tomber doucement la conversation sur l'histoire de la jeunesse, du mariage, des anciens travaux de l'ouvrier, il l'amena, sans qu'il s'en aperçut, à convenir qu'à cette époque de rudes labeurs, de journées bien employées, la vie était plus douce et l'avenir plus riant qu'aujourd'hui; qu'il était plus heureux avant de songer à changer le monde, et d'apprendre dans les livres, dans les discours, ce qui manquait à son bonheur.

Ce retour aux souvenirs des premiers succès, des premières joies, fit trêve un instant aux irritations du présent. Lorsque son visiteur le quitta, après un long entretien, l'ouvrier avait consenti à recevoir comme un prêt qu'il rendrait sur son premier salaire, l'argent destiné à payer le médecin et le pain; et en reconduisant celui qu'il avait d'abord si mal reçu, il le salua avec une politesse dont la réserve au peu affectée déguisait mal un commencement de reconnaissance.

Le bon jeune homme ainsi congédié, ayant fait auprès de ses amis une collecte assez abondante en faveur de son protégé, revint frapper à la porte de ce dernier quelques heures après sa première entrevue; celui-ci le reçut plus gracieusement que le matin, mais non sans témoigner quelque étonnement de son prompt retour. Le jeune homme expliqua tout d'un mot. "Cette société dont vous me disiez tant de mal, lui dit-il en souriant, n'est pas aussi mauvaise que vous le pensiez; elle a encore de bonnes gens qui ne sont pas insensibles aux maux de leurs frères. Je leur ai raconté que l'un d'eux était momentanément dans la gêne, qu'il avait besoin d'une petite avance pour reprendre son travail; ils se sont empressés de mettre cette avance à ma disposition, et j'ai voulu me donner dès ce soir le plaisir de vous la porter moi-même."

Ces paroles firent tomber toute la réserve de l'ouvrier; il saisit la main de son jeune visiteur, la lui serra affectueusement, et, les larmes aux yeux, la voix profondément émue: "Oh! monsieur, lui dit-il, je suis sûr que vous n'êtes pas riche; si vous l'étiez, vous n'auriez pas fait ce que vous venez de faire."

Il y a dans cette exclamation une révélation douloureuse, car elle exprime la pensée d'un grand nombre. Aux yeux d'une partie du peuple, aveuglé par une injuste prévention, le riche est incapable de générosité et de grandeur d'âme, et la vertu incompatible avec la fortune; mais, il faut le reconnaître, cette injustice, cette animosité contre la richesse fait un triste contrepois à une autre injustice, à une autre animosité. Au milieu de la nation, il s'est formé deux peuples et comme deux familles qui se croient et se disent ennemies, on ne voit que les torts et les vices de leurs adversaires; ils semblent mettre leur joie à découvrir des motifs de les condamner, de les haïr, et comme l'humanité, à tous les degrés, n'est exempte jamais ni de faiblesses, ni de crimes, il est facile de trouver des prétextes à la haine et de justifi-

fier les préventions. Il y aura toujours des avares insensibles aux maux de leurs frères, des superbes qui insulteront à leur misère, des ambitieux qui s'en feront un marchepied; toujours aussi des envieux avides de renversement au profit de leur débauche et de leur paresse, seront prêts à s'élever, non par leur travail, mais sur les ruines des autres, et chercheront une facile fortune dans les désordres et les révolutions.

A côté de ces griefs, de ces abus de la richesse et de la pauvreté, les uns oublient combien, au milieu de ce monde que l'on croit enivré de luxe et prêt à tout sacrifier à ses plaisirs, il se fait de bonnes œuvres, il se fonde d'institutions charitables; combien, parmi les heureux du siècle, se dévouent prêtres et religieuses, à l'instruction de toutes les ignorances, au soulagement de toutes les misères; combien se plaisent, hommes et femmes du monde, à s'occuper des faibles, à secourir les malades, à faire dans leurs plaisirs et leur bien-être la part de celui qui souffre. Les autres méconnaissent trop souvent les bonnes qualités de ce peuple qu'ils accusent et dont ils ont peur; on ne voit que son ingratitude envers des bienfaits souvent mal donnés; on ne tient pas compte de sa reconnaissance pour les dons qui viennent du cœur; on dénonce les colères et les révoltes de quelques mauvaises journées, mais on se fait sur le courage, la résignation de tous les jours, et l'on ne regarde pas ce que le peuple fait à chaque heure pour racheter les maux qu'ont causés ses passions, son impatience de la discipline et de l'ordre; des enfants sont adoptés par de pauvres gens qui peuvent à peine élever leur famille; le repos de la nuit, si nécessaire après de rudes travaux, est sacrifié auprès d'un pauvre malade; enfin des millions d'infortunés sont sauvés quotidiennement par la charité populaire.

Il faut donc combattre ces mutuelles préventions qui portent en germe une guerre sociale; il faut faire revenir les riches et les pauvres de la rigueur et de l'injustice de leurs jugements; il faut les rapprocher, les mêler ensemble dans la pratique des bonnes œuvres, et ne perdre aucune occasion de faire rendre à tous la justice qui leur est due: c'est le devoir le plus difficile, mais le plus doux et le plus impérieux de la charité véritable.

Vicomte DE MELUN.

L'Echo a sa place marquée dans tous les Instituts dans toutes les bibliothèques des Collèges, Pensionnats, de paroisse et autres, qui ont pour but d'encourager les saines lectures et de lutter contre la propagation des mauvais livres.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

L'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial paraît le 1er et le 15 de chaque mois, en une feuille in 4o contenant 16 pages. Il formera au bout de l'année un beau volume de près de 400 pages.

Prix de l'abonnement pour tout le Canada: \$2 par an; \$1 pour six mois; en-dehors du Canada \$2 50c par an.

L'abonnement est pour un an ou pour six mois et date du 1er Janvier et du 1er Juillet. Tout ce qui regarde la Rédaction et l'Administration doit être adressé franco à MM. les Editeurs de l'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial, Boite 450, Bureau de Poste, Montréal.

On s'abonne également au Bureau de La Minerve

IMP. PAR DUVERNAY, FRÈRES, 10, RUE ST. VINCENT.